

Trumbo

Quand les « Dix d'Hollywood » faisaient leur cinéma

Julie Vaillancourt

Number 300, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80922ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaillancourt, J. (2016). Review of [Trumbo : quand les « Dix d'Hollywood » faisaient leur cinéma]. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 30–30.

Trumbo

Quand les « Dix d'Hollywood » faisaient leur cinéma

De ses débuts à la réalisation avec des comédies populaires, dont la série **Austin Powers** et **The Dinner** – l'indigeste remake du **Dîner de cons** –, Jay Roach réalise, en 2012, le téléfilm biographique **Game Change**, sur Sarah Palin, pour lequel il est récompensé par la Directors Guild of America Awards. Avec **Trumbo**, il réalise une fois de plus un drame biographique qui conjugue histoire politique et cinématographique : celle des « Dix d'Hollywood ». Parmi les noms de cette liste noire, le scénariste Dalton Trumbo, accusé d'être communiste, sera emprisonné, puis interdit de pratiquer son métier.

JULIE VAILLANCOURT

Le drame biographique, à Hollywood, est une tangente qui permet de toucher la corde sensible du patriotisme, inextricablement lié à cette thématique insatiable du rêve américain. Les **Steve Jobs** (2015, Danny Boyle), **Ali** (2001, Michael Mann), **Ray** (2005, Taylor Hackford) ont tour à tour présenté des visionnaires hommes d'affaires, sportifs et musiciens, ayant goûté au rêve américain. **Trumbo** s'inscrit dans cette veine. Relatant l'histoire vécue du scénariste à succès Dalton Trumbo, placé sur une liste noire et emprisonné en raison de ses idéaux politiques, le film revient sur l'époque où les Américains, à la suite de la Seconde Guerre mondiale, craignaient une montée du communisme. Hollywood fera preuve de conservatisme (et de paranoïa), interrogeant puis emprisonnant tous ceux pouvant menacer les idéaux démocratiques. Soulignons qu'en 1947, à l'époque où Trumbo exerce son art et qu'on l'accuse, les conflits mondiaux, comme les peurs qui en découlent, sont palpables dans l'esprit des Américains. La série de sept films de propagande **Why We Fight** (1942-1945), commandée par le département de guerre du gouvernement américain et réalisée par Frank Capra, le « défenseur des idéaux patriotiques », était *a priori* destinée aux G.I. et en réaction directe au **Triomphe de la volonté** de Leni Riefensthal. Incontestablement, cette série de films, qui sera plus tard présentée dans les cinémas, désirait convaincre le peuple américain du besoin de s'engager dans un conflit armé et de s'allier avec les Soviétiques. L'arrivée de la bombe atomique modifie les rapports de force : l'URSS – les communistes – devient, pour l'administration américaine, le « démon » à abattre. Un climat de paranoïa collective se reflète dans toutes les sphères, incluant le cinéma, vecteur de valeurs et d'idéaux qui se doivent d'être contrôlés au nom de la moralité (dont se chargeait déjà le Code Hays depuis 1934).

Le spectateur néophyte en matière de conflit armé en apprend peu avec **Trumbo**. Cependant, certaines scènes nous présentent l'importance des *newsreels* comme véhicule idéologique (et propagandiste), clin d'œil intéressant à Capra et à l'histoire cinématographique. D'autant plus que Dalton Trumbo en sera lui-même l'objet. Afin d'expliquer les conflits d'idéaux, le scénariste John McNamara oppose le système de valeurs par le biais d'acteurs connus du milieu cinématographique de l'époque : John Wayne y est dépeint comme un acteur naïf qui tente de faire de la politique gauchiste au côté de l'actrice et chroniqueuse Hedda Hopper alors que Kirk Douglas, acteur et producteur exécutif de **Spartacus** (1960),

y créditera Dalton Trumbo au générique pour sa scénarisation du film de Kubrick. La famille Trumbo a jadis plaidé que Douglas, bien qu'il soit une des figures de proue dans la mise à mort de la liste noire, s'octroyait beaucoup trop de crédit. Ainsi, le film positionne non seulement Douglas au cœur de la réhabilitation de Dalton Trumbo, mais aussi le réalisateur d'**Exodus** (1960), Otto Preminger. À n'en point douter, mettre fin à la liste noire n'est pas le travail d'un seul homme. Sans oublier le début d'une époque plus libérale, annonçant un vent de changement : au moment où **Spartacus** et **Exodus** prennent l'affiche, en 1960, le Code Hays s'essouffle, les magnats d'Hollywood meurent et les idéaux de la nouvelle génération s'affichent sur grand écran. Comme plusieurs films biographiques, le **Trumbo** de Jay Roach prend des libertés historiques, évince des faits, en ajoute d'autres, sans pour autant perdre sa vraisemblance. On demeure dans un cinéma de fiction – une mise en scène de la réalité – où l'histoire est réécrite. Bryan Cranston offre une interprétation digne d'un Oscar, dans la peau d'un scénariste qui a écrit certaines des plus belles pages de l'histoire d'Hollywood.

★★★★½



Bryan Cranston offre une interprétation digne d'un Oscar

■ **Origine** : États-Unis – **Année** : 2015 – **Durée** : 2 h 04 – **Réal.** : Jay Roach – **Scén.** : John McNamara, d'après le livre *Dalton Trumbo* de Bruce Cook – **Images** : Jim Denault – **Mont.** : Alan Baumgarten – **Mus.** : Theodore Shapiro – **Son** : Dick Hansen, Scott Sanders, Perry Robertson – **Dir.art.** : Mark Ricker, Jesse Rosenthal – **Cost.** : Daniel Orlandi – **Int.** : Bryan Cranston (Dalton Trumbo), Helen Mirren (Hedda Hopper), Diane Lane (Cleo Trumbo), Elle Fanning (Niki Trumbo), John Goodman (Frank King), Louis C.K. (Arlen Hird) – **Prod.** : Kevin Kelly Brown, Monica Levinson, Michael London, Janice Williams – **Dist./Contact** : Les Films Séville.